



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Quels désirs confus, sinon quels singuliers cheminements intérieurs nous poussent, un jour, {...} à entreprendre d'étranges voyages vers, ou dans un pays jusque-là ignoré ?



Édito par **Michel Séonnet**
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Et pourtant. Nous savons intimement ce qu'il en est de ces *désirs confus*, de ces *cheminements intérieurs* qui poussent à prendre la route. Est-ce que cela signifie que ces simples mots : *désirs*, *cheminements intérieurs*, *étranges voyages*, sont réservés à

une portion restreinte de la population humaine qui serait seule nantie (c'est le cas de le dire) d'une intériorité validant le désir d'aller voir ailleurs si la vie n'y est pas meilleure ou simplement véritablement autre ? Nous vivons dans un temps et un système politico-économique qui voudraient empêcher la grande majorité de nos contemporains de simplement rêver en regardant passer les nuages. Peut-on dresser des murs, des barrières, des grillages pour empêcher les nuages d'aller ? Ils s'y emploient (tant que le commerce de nuages ne sera pas de bon rapport, bien sûr). Que la fréquentation des livres soit pour beaucoup une forme de voyage intérieur – mais qui fait naître chez certains le désir d'aller de par le monde – aide à comprendre comment de la fermeture des frontières aux originaires de tel ou tel pays, jusqu'à l'interdiction des livres puis aux autodafés, il n'y a qu'un pas que d'aucuns semblent être prêts à franchir.

Que l'académie Goncourt ait décidé d'honorer un auteur sénégalais dont, quotidiennement, de jeunes concitoyens et concitoyennes, qui ont simplement rêvé de mettre le pied sur le sol de France, sont refoulés aux frontières, se noient en mer, meurent dans les geôles libyennes financées par les États européens, n'est peut-être pour elle qu'une manière de se donner bonne

P. 1 - Éditorial de Michel Séonnet
Notes de lecture :
P. 2 - par Marie Jo Freixe <i>Une saison flamande</i> de Jean-Pierre Spilmont
P. 3 - par Françoise Oriot <i>Mes villes, tes années</i> de Benoît Lecoq
P. 3 - Appel à adhésion à l'AAA
P. 4 - par Alain Freixe <i>Quelque chose, quelqu'un</i> de Sylvie Fabre G.
P. 5 - par Alain Guillard <i>Du crépuscule des corbeaux au crépuscule des colombes</i> de Werner Lambersy
P. 6 - par Michel Séonnet <i>La Règle du changement</i> de Claudine Galea
P. 7 - Journal intermittent de Raphaël Monticelli
P. 8 - Hommage à Werner Lambersy par Jean Princivalle
P. 8 - Agenda des Amis & Librairie

conscience. Mais j'oserais dire que, par les temps qui courent, par les temps qui viennent, toutes les bonnes consciences sont bonnes à prendre. Et face à ceux qui en appellent à la nationalité par le "droit du sang", rappeler, au moins, revendiquer, pour le moins, cette patrie commune qu'est notre langue dans laquelle des Africains (entre autres) vivent, aiment, meurent, écrivent, puisqu'ils y sont chez eux.

Et puisque je parlais d'enfants refoulés aux frontières, je voudrais quand même rappeler, en ces temps de "fêtes de fin d'année" aux couleurs de Coca-Cola, qu'il y est aussi question des jours terribles vécus par un enfant qui, à peine né, se voit condamné à l'exil sous peine d'être massacré comme tant d'autres nouveaux-nés innocents. Ce sont les mêmes à nos frontières dans les bras de leur mère. Du moins, quand celle-ci ne s'est pas noyée en mer confiant, dans un dernier effort, son enfant à une compagne d'infortune. C'est l'histoire que vient de me raconter un jeune garçon arrivé à Nice ces jours-ci et qui cherche par tous les moyens à retrouver, quelque part en Italie, cette enfant qui est la petite fille de sa soeur.

Et la littérature, là-dedans, me direz-vous ?

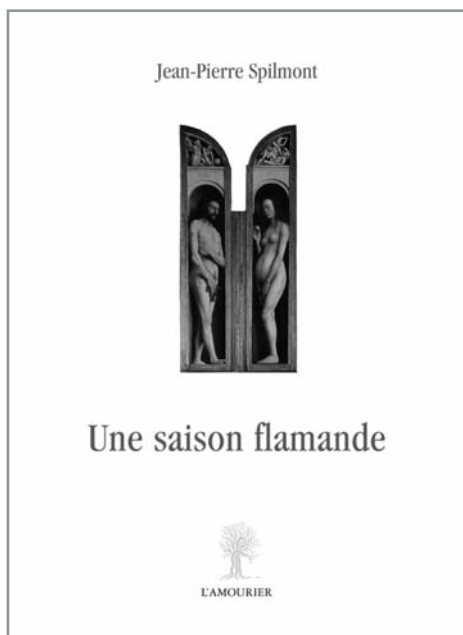
Elle EST à l'unisson de ce que vivent les humains en ce monde. Il lui faut choisir son camp. Soit elle secourt, elle atteste, elle fait place. Soit elle collabore avec les noyeurs.

Devoir, devoir terrestre, devoir de secourir, devoir d'éveiller ; il n'y a pas d'autre devoir, comme le disait Hermann Broch.



Jean-Pierre Spilmont

Une saison flamande



Jean-Pierre Spilmont, né en 1937, vit en Savoie. Essayiste, poète, romancier, nouvelliste et auteur de pièces de théâtre, il a été aussi producteur d'émissions et auteur de dramatiques radiophoniques sur France Culture et à la Radio suisse romande. Lauréat de la Fondation de France en 1984, de Lettres Frontière en 1999, il a aussi reçu le Grand Prix du livre d'histoire de la Société des Gens de Lettres en 1986. Invité à Almaty et Karaganda par l'Alliance Française au Kazakhstan en mars 2005 pour le Printemps des Poètes, et en Russie, "de Moscou à Vladivostok" pour le Transsibérien poétique en avril 2007, il a publié à ce jour plus d'une trentaine de livres. Certains de ses textes ont été traduits en allemand, anglais, arabe, italien, portugais, macédonien, polonais et russe.

Une saison flamande fut publié à L'Amourier en 2008. Collection Ex-cætera, 10,00 €

"Etranger, je me suis moi aussi promené sur ces terres flamandes et je les ai aimées" ce sont-là les mots qui ouvrent le dernier paragraphe du livre *Une saison flamande* de Jean-Pierre Spilmont. Le "moi aussi" implique qu'il y a eu bien d'autres promeneurs sur ces terres et que l'auteur nous invite à les parcourir à notre tour.

C'est ainsi qu'au fil des pages nous partageons son expérience des paysages peuplés de créatures et de routes qui ramènent aux chemins de la mémoire, aux émotions perdues et retrouvées, sous la lumière de ces ciels flamands qui éclaire le livre.

Et nous prendrons ce livre comme un guide de voyages, guide étonnant par la qualité de l'écriture et l'implication du narrateur dont le récit est un patchwork de souvenirs personnels et de fragments d'histoire, de légendes, de contes.

Histoire? Celle des ports du Nord, de leur prospérité passée : Jean-Pierre Spilmont nous rappelle "...les navires des villes de la Hanse, portant leur cargaison de bétail, de métaux ou de vins venus d'Italie et d'Espagne, du Rhin et de la Baltique, avant de repartir les cales bourrées de drap flamand" et Bruges le plus important port de l'Europe du Nord-Ouest, important et exportant, qui attirait les banquiers et aussi les artistes.

Parmi ceux-ci pourrions-nous passer sous silence Jan Van Eyck "Peintre, témoin et passeur du visage et de l'âme humaine, à l'exact opposé des représentations abstraites qui avaient figuré jusqu'à ce siècle sur des icônes où l'être humain disparaissait au profit d'un art sacrifiant l'homme à la pesanteur d'improbable divin".

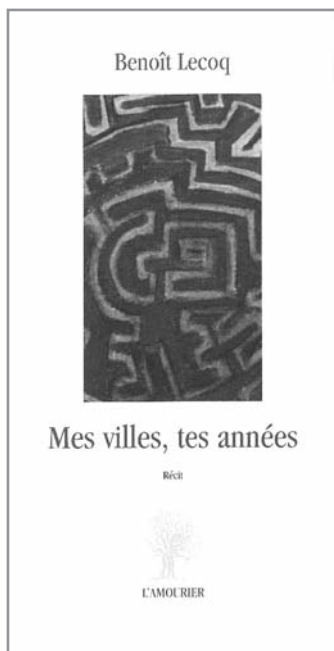
Histoire encore : celle des Béguines de Courtrai et du mouvement "béguinal" qui connut un grand développement au XIII^e siècle et dont la figure emblématique reste Marguerite Porete, écrivaine subversive, condamnée au bûcher, martyre de la liberté de penser.

Légendes? Celle des sirènes-sorcières maudissant les malheureux pêcheurs de Damme, ou celle du mythique Till l'Espiegle, devenu héros de roman, ou bien encore celle du nuage amoureux né de mer Méditerranée et de père inconnu, égaré au-dessus de la terre flamande.

Contes? Jean-Pierre Spilmont s'attarde sur celui de *Perceval ou le Conte du Graal* dont le Comte de Flandres a offert vers l'an 1180, le texte latin au poète Chrétien de Troyes qui s'appliqua à écrire "quelque part entre Bruges et Gand, un des livres fondateurs de notre langue, un de ces premiers grands poèmes, et, sans doute, son tout premier roman".

Pour Jean-Pierre Spilmont la quête du Chevalier et celle du Voyageur sont de même nature : "Quels désirs confus, sinon quels singuliers cheminements intérieurs nous poussent, un jour, ... à entreprendre d'étranges voyages vers, ou dans un pays jusque-là ignoré?"

Nous nous sommes promenés, nous avons flâné, dans ce livre fruit d'une sensibilité enrichie de nombreuses références culturelles, et c'est avec un réel bonheur de découvertes et de redécouvertes que nous avons pu y entendre résonner un appel à la lecture qui "nous conduit dans un univers qui échappe au temps et à l'espace... Où nous sommes à la limite de deux mondes : celui du dehors et celui du dedans. Deux mondes où nous accomplissons, malgré nous, le plus mystérieux et le plus poétique des voyages."



Un jour la ville qui a hanté les rêves de tes jeunes années, cette ville s'offre à toi. Elle est proche d'un rivage clair. Elle surplombe.

Pas de déroulé linéaire mais des sensations brèves, qui restituent la fulgurance des images dont nous sommes inlassablement traversés, l'auteur *hypothèque des morceaux de rêve. Fragmenté l'envie d'oublier. Et d'être seul. Un jour. Au bout du brouillard blanc qui bout dans la marmite.* Parce qu'évidemment, le temps, les années ont passé,

les villes comme les anciens amants se sont éloignés. De même que Valéry Larbaud, on a désormais "des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours". On regarde derrière soi mais *Entre vos années et mes villes, vos pas de deux et mes exercices d'acrobate, que reste-t-il ? Un peu de cette marge fraîche qui donne à l'encre sa raison ?*

Car l'encre des mots est, en fin de compte, la matière de ces villes prétextes au souvenir, *le labyrinthe où ils se métamorphosent*, souligne Bernard Noël dans sa préface. Benoît Lecoq n'écrit pas avec un sentiment cruel de nostalgie mais, selon Bernard Noël, change *la ligne fatale de la temporalité en étendue de tendresses.*

Ce beau récit est une promenade méditative où rien n'est fini puisqu'on peut encore frissonner après *Toutes ces années que j'ai usées ici, dans l'ancien temps. Tout ce temps, tout ce temps-là, nul, étale, assoupi, étranger à moi-même, absolu dans sa rotondité. Cette boule de temps, enveloppe soyeuse d'un noyau rugueux, voilà qu'à l'effleurer je parcours de frissons sa surface polie.*

Benoît Lecoq, né en 1958, ancien élève de l'École nationale des Chartes, a été conservateur de plusieurs bibliothèques puis il rejoint en 2005 l'Inspection générale des bibliothèques. Il est auteur de plusieurs publications historiques consacrées à la sociabilité à la fin du 19^e siècle, et a notamment contribué à l'Histoire de l'édition française.

Des Villes, tes années, son premier récit, fut publié à L'Amourier en 2005. Collection Thoth, 12,20 €

Benoît Lecoq

Mes villes, tes années

"La forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel", écrit Baudelaire, et pourtant, comment résister au désir d'imaginer la ville où notre amoureux, notre bien-aimée, nous dit avoir grandi ? *Je te vois en fillette espiègle ou sage {...} Tu regardes les pavés de ta ville et tu les trouves luisants, même par temps sec.*

Dans *Mes villes, tes années*, Benoît Lecoq nous entraîne, à sa suite ou à celle d'une femme jadis aimée, dans quelques-unes de ces villes, non nommées (de la première, il dit n'avoir *que des souvenirs émiétés*), qui nous sont chères parce qu'elles forment des strates de temps émaillées des lieux où nous avons fait des rencontres, *dans le basard des amitiés et la nécessité des rendez-vous*, que nous nous plaçons encore à évoquer : *Tout cela, je ne te l'ai pas dit, attentif aux rires qui fusaient dans ce caveau : ce piège ombreux qui nous avait réunis. Fiévreux des rires qui nous emporteraient.*

En parcourant la ville, Benoît Lecoq revisite ou imagine le passé, les années qui nous ont vu / fait changer :

Adhésion 2022 à l'Association DES AMIS DE L'AMOURIER

L'année 2022 sera marquée par le centenaire de la naissance de Jacques-Stéphén Alexis, écrivain haïtien de langue française, neurologue, engagé dans un combat politique contre la dictature de François Duvalier. Il a été assassiné, alors qu'il n'avait pas 40 ans. L'Amourier réalisera une nouvelle édition du livre que Michel Séonnet lui avait consacré en 1983, afin de contribuer à la réaffirmation de la présence de Jacques-Stéphén Alexis au cœur des débats qui nous mobilisent aujourd'hui. À l'occasion de la sortie de ce livre, notre association organisera un – ou des – événement(s) coarzien / niçois qui vous seront précisés en début d'année.

Nous espérons que vous nous suivrez dans cette nouvelle aventure et adhérerez ou renouvellerez votre adhésion à l'association. Soyez ici remerciés par avance.

Avec les amitiés du bureau de l'Association,

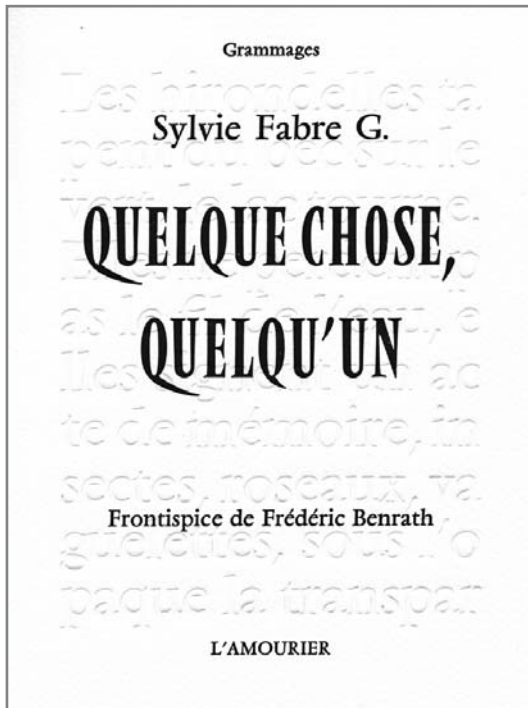
Michel Séonnet, *président*, Alain Freixe, *vice-président*, Martin Miguel, *trésorier*, Françoise Oriot, *secrétaire*.

* Le bulletin d'adhésion 2022 est joint à ce *Basilic*. Sachez qu'en étant adhérent, vous bénéficiez d'une réduction de 10 % sur tout achat de livres publiés par L'Amourier.



Sylvie Fabre G. entre regard et écoute

Sylvie Fabre G. *Quelque chose, quelqu'un*



Sylvie Fabre G., née en 1951, vit à Voiron. Traduite en plusieurs langues, elle est présente en revues et en anthologies depuis 1976 en Europe et au Canada. Elle a publié une trentaine de recueils et de récits dans différentes maisons d'édition et réalisé une quarantaine de livres d'artistes avec des peintres, des graveurs, des calligraphes et des photographes. Trois de ses livres ont été publiés par L'Amourier, dont *Frère humain* qui fut distingué par le Prix Louise Labé en 2013.

Quelque chose, quelqu'un fut publié à L'Amourier en 2005 Collection Gramgages, 19,00 €

Quelque chose, quelqu'un : désignant choses et êtres indéterminés, les deux indéfinis qui font titre interrogent. Et notamment cette virgule qui les lie. Y a-t-il lieu de coordonner ? La virgule laisse-t-elle entendre un “et” ou bien un “ou” ? Y a-t-il lieu de rapprocher ces deux indéfinis, de resserrer l'écart entre eux ou bien de les juxtaposer – la virgule valant alors barre oblique – apposant ainsi deux pôles opposés ? Tout dans ce livre me porte à corroborer cette hypothèse de lecture. Alors de leur rencontre à se presque toucher, au plus vif de leurs arêtes pourrait jaillir une étincelle, un trait de lumière, interstice qui serait comme cette “petite porte par laquelle il faut passer” selon l'expression de Philippe Jaccottet que Sylvie Fabre G. a mise en exergue de ce beau livre, dédié au peintre Frédéric Benrath dont une gravure est reproduite en frontispice – rappelons que c'était le propre de la collection Gramgages que d'inviter un artiste à ouvrir la voie à la lecture.

C'est là toute la belle querelle de Sylvie Fabre G. : écrire les saisons qui portent tout, selon les mots d'Héraclite – Ici, les 4 saisons et 10 poèmes par saison. 40 poèmes. 40, chiffre du passage et des transformations – écrire un mouvement qui mène du plein jour de l'été à la promesse d'un printemps, écrire pour trouver une issue à ce monde où les ombres grandissant, les menaces s'aiguissant, “nous lisons la montée de la mort épuisant la vie”.

Et certes la réalité, ce qui se donne pour tel, est chaque jour toujours plus, toujours mieux dissimulé par la noise du jour – “les bruits sont hostiles” – toujours plus dépourvu de sens.

À ces deux indéfinis que porte sur les avants Sylvie Fabre G., j'ajouterais volontiers la locution adverbiale “quelque part”. En effet, ces saisons se déroulent toute centrées sur un même lieu : un lac de montagne et ses entours : êtres et choses qui en font un monde à habiter.

Lire Sylvie Fabre G., c'est suivre pas à pas sa marche et entrer doucement dans la venue d'une nuit où retrouver, comme en dormance, notre âme. Son écriture, ses images peu à peu nous arrachent aux choses qui sont dans l'espace et le temps où elles reposent, posées là, repères parfois, obstacles souvent. S'ouvre pour le lecteur un vide

où elles viennent dans la lumière du poème, l'éclat du vrai jaillissant du silex des mots. Ainsi apparaissent le lac et ses entours jusqu'à celle qui marche, solitaire, dans cette docte ignorance qui délivre.

Un rien, trois fois rien, “chaque chose est une offrande” : les rides des vaguelettes sur l'eau du lac, le vol des libellules, le tremblement des roseaux, les vapeurs orangées d'un ciel, les épilobes et leurs cotonnades blanches...

C'est tout cela qu'arrive à faire résonner dans ses poèmes Sylvie Fabre G. Et c'est dans cela qui s'entend que notre vie finit par donner sur le mystère de ce qui est quand c'est l'impossible qui fait cercle et que toute présence semble se dérober pour finir par échapper aux mots qui s'efforcent à la dire, à la porter dans le poème.

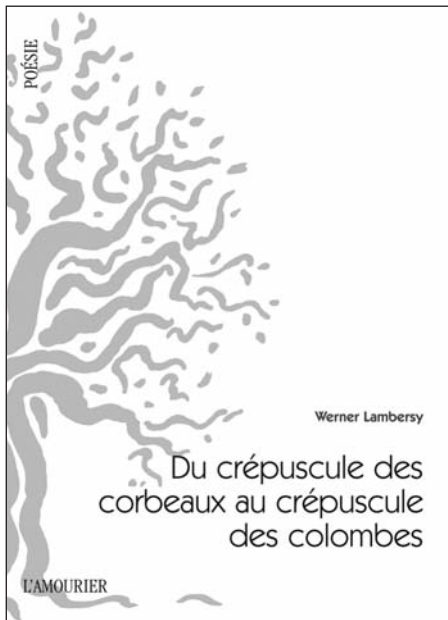
Et même si le livre se clôt sur un murmure, un visage s'est levé qui est passé sur le lac, son glissement dans le soir, et une voix a fait entendre son appel sur la crête des montagnes.

“Quelqu'un” s'efface peut-être – on ne le saura pas – mais “quelque chose pourtant demeure”. Reste la joie. Elle accompagne les pas de la marcheuse qui peut entrer à nouveau dans l'été. Ainsi tourne la roue du temps. “Nous avec”.



Werner Lambersy

Du crépuscule des corbeaux au crépuscule des colombes



Werner Lambersy, né en 1941, est décédé en octobre dernier. Poète belge, auteur de près de 70 ouvrages, essentiellement des recueils de poésie, mais également des essais et pièces de théâtre, il a reçu de très nombreux prix, dont le Mallarmé et le prix international de poésie francophone Yvan Goll...

Après *Petits rituels sacrilèges*, *Écrits sur une écaille de carpe*, *Je me noie*, *Échangerai nuits blanches contre soleil même timide*, *Parfums d'apocalypse*, *Du crépuscule des corbeaux au crépuscule des colombes* fut son 6^e et dernier livre publié à L'Amourier. Collection Fonds Poésie, 12,00 €

Des photographies de vies de Werner Lambersy

Ce livre est un regard. Un regard donnant à voir une *jubilation* à être, à partager de la vie qui va *au-delà* de soi. Un livre, un *tel livre*, arrivant tard dans le mouvement de l'être écrivain, dans son mouvement de vie, est aussi une sagesse.

Cet être qui donne ainsi à *voir* de la vie, cet être *jubilant* d'être-en-vie – *va mourir* et, cependant, *n'est que vie*.

Car ce livre est vie. Il *palpite* de toute une vie alentour de soi. On *pourrait* y abandonner *sa propre vie un moment* pour n'être plus que ces vies allant au fil des pages. S'y oublier. Un temps. *Comme l'auteur peut-être*. C'est là une sagesse que de pouvoir encore aller quand, *bientôt*, soi-même on ne va plus.

Ce livre, d'emblée, s'inscrit dans notre contemporanéité la plus brûlante. Ses premiers vers: *Ce qui reste de moineaux / parmi ce qui reste / de jardins*. Premiers vers qui donnent la note au livre tout entier. Un poème d'adieu, un adieu dont l'auteur ne serait qu'un témoin, *et cependant...*

Chabute! la cloche au branle lent / des marronniers / Tocsin? Contrebalancé du chabute. Lequel, de fait, concerne le vent... C'est le vent qui... Ce sont les enfants dont on dit qu'ils chahutent.

Le poème s'achève: *...la fin / de la grande / récré vagabonde des rues*. Elle fut donc si grande cette récré qui s'achève?

Et ainsi l'on pourra dérouler les images de ce livre, images à foison au regard si affûté et juste... *L'écho de mon pas et / Le pouls de ma tempe / ... s'accordent / comme le tango du / Vent*. Où l'on entend danser. Mais d'une danse au rythme irrégulier.

Et encore, ce beau clin d'œil à un autre poète pour lequel Paris aura été source de ravissement, Yves Martin: *...On parle des absents / d'Yves Martin... quelqu'un / a déposé sur sa tombe / encore fraîche / une pelure de chaton. ||*

Et je pourrais ainsi dérouler la pellicule. Mais je romps là, choisissant de *préserver* cette *jubilation* à chaque page au lecteur, à la lectrice qui, ouvrant ce livre, à *son tour* la *ressentira* avec – de surcroît – *le bonheur de s'oublier* un temps – *le temps de sa lecture*.

Et, au moment de finir, je cède les mots de la fin au poète dans ce livre de lui *Maîtres et maisons de thé* paru en Hors Commerce hélas.

La chambre (extraits): *Nous laisserons le bol parfaitement rincé comme si nous n'étions jamais venus à la table bien rangée comme pour le début d'une autre cérémonie avec pour témoigner de la joie douce de l'amour le chantonnement léger de l'eau sous le couvercle de la bouilloire et dans le crépuscule discret le rougeolement obstiné d'une pénétrante et faible chaleur dont les vagues irradient consentantes* vers leur dissolution finale.*

(* c'est moi qui souligne.)

Aux regards des lecteurs désormais de poursuivre le livre.

So long Werner. So long.



Claudine Galea

La Règle du changement



Il y a peu, un magazine de télévision titrait “Claudine Galea sort enfin de l’ombre”. Et à l’évidence, sous les effets conjugués de l’adaptation au cinéma par Mathieu Amalric de sa pièce *Je reviens de loin* sous le titre *Serre-moi fort*, et de la mise en scène par Stanislas Nordey de *Au bord*, voilà que le nom de Claudine Galea circule dans l’agitation médiatique. Pourtant, lorsqu’en 2007, les éditions L’Amourier publièrent *La Règle du changement*, sa bibliographie était déjà copieuse.

C’est de ce (petit) livre que je voudrais parler ici.

Il s’agit d’un livre photographique à deux titres. D’abord parce que, pour ce qui concerne la partie centrale intitulée *La ville qui est dans la boucle* (il semblerait que ce soit la signification de “Hanoi”) y sont reproduites des photographies prises par Claudine Galea au Vietnam. Mais aussi parce que les courts textes avec lesquels elles alternent de manière irrégulière sont aussi des sortes de photographies. Chacun de ces fragments est une construction de mots assemblés pour donner à voir. Et pour tenir à cette matière photographique où toutes les formes et intensités sont conjointes, sans marques de séparation, les textes ne comportent aucune ponctuation ni majuscules. Ainsi : *des femmes des jeunes filles des petites filles avec des vélos des chapeaux des vélos des pioches des bassines des fagots des palanches des vélos.*

Ce serait donc comme un carnet de voyage. Photographique. Au Vietnam. “Prises de vue”.

Sans commentaires.

Sauf que l’on n’accède pas directement à ces pages. Claudine Galea les a fait précéder par d’autres qui semblent en déjouer le bien fondé : *Pourquoi part-on ? Quel est l’objet du voyage ?*

À partir du moment où l’écriture s’en mêle, voyager déplace la personne et la relation du voyage, écrit Claudine Galea.

Mexique. Chine. Pérou. Népal. Moscou. Maroc. *Je partais pour partir.*

Claudine Galea nous livre quelques-unes de ses destinations de voyage non pas comme des titres de gloire, un palmarès dont on se vante aux soirées d’étape (“Et toi, tu as fait la Thaïlande, la Patagonie...”) mais pour interroger ce mouvement du corps et de l’esprit qui entraîne à partir.

Car il y a eu un choc. Une rupture. Un jour où, crapahutant dans le Haut-Dolpo himalayen, elle s’est retrouvée *démunie, désarmée.*

Je partais en revenante, j’allais vers mes fantômes, je l’ignorais.

Les fantômes la laissent dans une quasi certitude de mourir. Retournée, en tout cas. Car s’il lui arriva de voyager à nouveau par la suite, ce fut dans une sorte d’obligation.

J’ai cessé de partir ailleurs. Cessé d’aller à l’étrangère.

Ce livre serait-il un adieu au voyage là où d’autres écrivent des invitations ?

Je ne veux plus partir. Sauf pour les montagnes et les déserts. Là où la nature exige des hommes des signes particuliers.

Le voyage ne va pas sans les mots qui le précèdent, l’accompagnent, et souvent, voulant le conclure, l’enferment.

En général, il y a trop de mots. Les mots sont un obstacle.

Dure parole pour qui écrit et voyage.

Faut-il voir dans cette injonction contradictoire à laquelle les mots soumettent celui qui écrit (mots qui, tout à la fois, disent et empêchent le dire) quelque chose du compagnonnage de ce livre avec le travail de Bernard Noël qui est un des dédicataires de ce livre ?

Me revient en tout cas ce fort moment où nous avons, ensemble, à Coaraze, en 2018, fait office de parole autour de Bernard Noël.

Quoi qu’il en soit, voici un (petit) livre qui sera le bienvenu dans la musette de qui voudrait prendre le risque du voyage, et que celui-ci lui impose *la règle du changement.*

Claudine Galea écrit des romans, du théâtre, des récits, pour les adultes et la jeunesse. Elle écrit également des œuvres radiophoniques et pour la danse. Lauréate du Grand Prix de Littérature dramatique en 2011 pour *Au Bord* (pièce mise en scène récemment par Stanislas Nordey) et du même prix en Jeunesse pour *Noircisse* en 2019. Elle reçut également le prix SACD pour l’ensemble de ses fictions radiophoniques sur France Culture et France Inter. Sa pièce *Je reviens de loin* vient d’être adaptée au cinéma par Mathieu Amalric.

La Règle du changement
fut publié à L’Amourier en 2007
Collection Thot, 12,00 €

Décidément... Ça doit être un problème de vases communicants : plus l'aiguille de mon vieux baromètre signale le temps passé, plus remontent d'anciens souvenirs... Certains ne m'ont jamais quitté.

Le plus ancien, par exemple. Mais tant d'autres qui s'étaient enfouis... enfouis je ne sais où... Voici qu'ils se pressent...

2019 Concert de **Thierry Miroglio**. Scène envahie d'instruments...
1963-64 Ma chambre est pleine de fils électriques. Je récupère des haut-parleurs que je branche je ne sais plus comment et que j'installe dans tous les coins. À défaut de stéréo, la musique envahit tout. Sort de partout. M'entre de partout. Mes préférés d'alors : Smetana, Beethoven. Écrire sur le rythme de la Moldau !

2021, Fête des amis de L'Amourier. Martin Miguel prend une guitare et interprète des morceaux de sa composition...

1968, je franchis le seuil de la mansarde que Noël Dolla partage avec deux amis. Dans la pièce centrale, un barbu est assis sur un canapé, une guitare en main. Je le prends pour un musicien. C'est Martin Miguel, artiste peintre. Il deviendra l'un de mes très rares frères de cœur.

Pourquoi ce souvenir est-il soudain revenu ? Été 1955, Roquebillière.

Le tricot est une arme contre la peur et la nuit.
Je tricote – au seul point mousse – des parures pour pouppées.
Ça inquiète bien un peu mon père. Mon oncle essaie de me faire lire des romans policiers auxquels je ne comprends rien. Mais le tricot : quel pied !

Années 50-60, heures passées dans le bureau de l'abbé M.J., aumônier des prisons. De bonnes âmes lui donnent les vieux livres dont elles se débarrassent. "Il en reste plein qui n'intéresseront pas les prisonniers. Va voir à côté. Prends ce que tu veux" Des trésors. Des livres marqués, annotés... Ma mère horrifiée : "Ces livres sont sales !" – "À trop lire tu vas t'abîmer les yeux !"

Ma passion des vieux livres.

1956, la grippe asiatique.

Bloqué dans mon lit. Mon père m'apporte trois gros livres. Et leur parfum. Le dictionnaire Quillet. J'ai lu ça scrupuleusement dans l'ordre où c'est... Et me délecte des mots, des définitions, des tableaux de mots. Familles. Synonymes. Listes des préfixes. D'où le sortait-il, mon père, ce Quillet ?

Et cet autre, qu'est-ce qui l'a poussé hors de l'oubli ?

1952 ou 53... Debors, un grand four. Sous le four, un poulailler. Sur son seuil une pierre creusée et de l'eau, pour les poules... "Tu vois, dit ma grand-mère, c'est ton grand-père qui a creusé cette pierre"... Et la pierre devient relique... "Et cette eau, c'est Pépé qui l'a mise dans la pierre ?"... Rire de ma grand-mère.

"Mais non, voyons, l'eau, les poules la boivent, ou elle s'en va, elle s'évapore..." L'évaporation de l'eau ! Grande et incompréhensible découverte. "Elle s'en va où l'eau ?" "Dans les nuages"... Je lève les yeux. Là haut, tout là-haut, les nuages. Et cette petite flaque va monter là-haut ?
Élévation. Ascension. Assomption.

Cet autre encore, toujours en 52-53, mais à Nice cette fois.

École maternelle. On dit que Mademoiselle, la directrice, sait parler l'anglais. "Mademoiselle, vous pourriez m'apprendre à parler anglais ? Papa a dit qu'il est d'accord." "Mon dieu ! et pourquoi veux-tu parler anglais ?" "Parce que c'est la langue des Indiens".
J'avais compris ça au cinéma : la vraie langue des cow-boys et des Indiens, ça n'était ni l'italien, ni le français, mais l'anglais. Et je voulais de tout mon cœur parler la même langue que mes chers Apaches.

2021. C'est la parution de *J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous* qui m'a rendu la présence de Marie-Claude Grail et remué ces souvenirs.

1966 ? Elle est là. Dans le hall du théâtre de l'îlot des Serruriers, Vieille Ville, Nice. Le rideau vient de tomber sur sa pièce "Chambre à louer". Et tandis que nous discutons, soudainement, elle s'évanouit. Je la soutiens priant pour son réveil... Je ne répéterai pas ce qu'elle m'a dit en sortant des pommes.

Souvenir... c'est à Marie-Claude, cette éphémère grande sœur, que je dois mes premiers pas dans les territoires féministes.

HOMMAGE à Werner Lambersy

C'est à Quimper que j'ai rencontré Werner Lambersy, en 1996 je crois, et c'est Jacques Clauzel, l'ami plasticien, qui me le fit connaître. Cette première approche devint côtoie-ment et, avant la fin du salon où nous étions invités, il fut décidé d'un livre. Ce livre je le voulais de proses, ce que Werner accepta en rechignant, et Jacques promit une couverture qu'il nous a offerte violette et violente; les *Petits rituels sacrilèges* sont parus en 1997 initiant une suite de six ouvrages publiés à l'Amourier.

Werner a été l'invité d'honneur de la première édition des VOIX DU BASILIC à Coaraze puis il est revenu à plusieurs reprises et dernièrement juste avant la pandémie. Une année, je crois que c'était celle de la parution de *Écrits sur une écaille de carpe*, les rencontres littéraires terminées, nous sommes allés tous deux faire un tour dans l'arrière-pays et avons déjeuné d'une daube de sanglier servie à l'auberge de Peïra-Cava avec un Côte du Rhône très ensoleillé. À la fin du repas, alors que nous hésitions sur les digestifs, fouillant dans ses poches il me déclara tout à trac "mon avion part dans 45 minutes". Ceux qui connaissent leur géographie apprécieront; quant à moi je ne sais pas comment je suis arrivé à temps pour que notre voyageur parvienne à s'insérer en hâte dans la file de ses semblables; il était depuis longtemps rompu aux voyages...

Respectueux de la belle ouvrage il m'a expliqué un jour avoir fait des démarches auprès de la Fédération des Compagnons pour y créer, à côté des sociétés de charpentiers, de ferronniers ou de tailleurs de pierres, une société d'artistes. Enlever de la matière pour parvenir à l'essentiel d'une forme nécessaire. Deux des titres qu'il nous a confiés rassemblent des distiques; exigence méditative sur deux vers ou éloge d'une modestie artisanale? Il semble que pour Werner, les deux aient été une seule et même chose.

Longue vie, l'ami, à ce travail qui fut le tien.

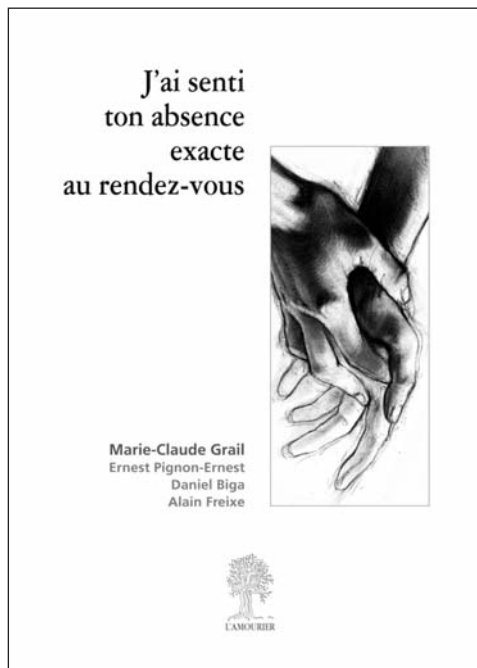
AGENDA DES AMIS

NICE - BMVR Louis Nucéra
Lecture/rencontre avec **Alain Freixe**
autour de son livre *Qui vient*
jeudi **17 février 2022** à 15h

NICE - BMVR Printemps des Poètes
Lecture par les poètes de **L'Amourier**
de textes choisis sur le thème de "*l'éphémère*"
jeudi **17 mars 2022** à 15h

NICE - BMVR Louis Nucéra
Lecture Hommage à Werner Lambersy
par les amis de L'Amourier
samedi **21 mai 2022** à 15h

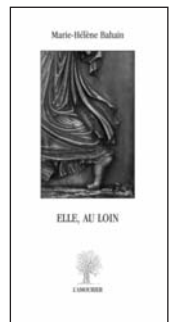
OFFREZ DU SENS, OFFREZ DES LIVRES !



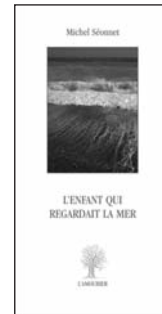
Marie-Claude Grail & Ernest Pignon-Ernest
Daniel Biga, Alain Freixe



Jeanne Bastide



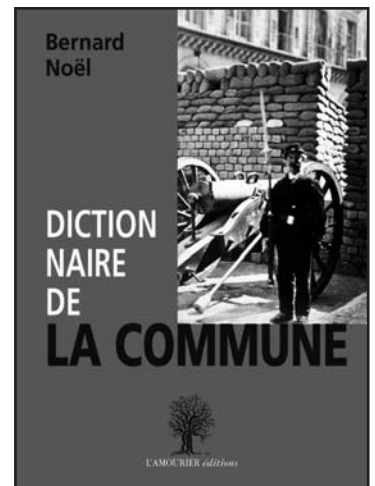
M-H Bahain



Michel Séonnet



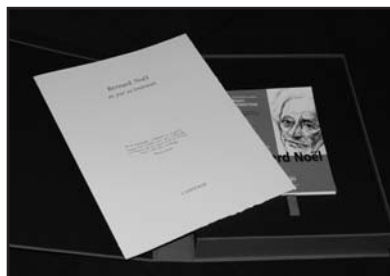
Fabienne Swatly



Bernard Noël

POUR LES AMATEURS DE BIBLIOPHILIE

Nous sommes heureux de vous présenter un tiré à part à 30 exemplaires du dessin réalisé par Ernest Pignon-Ernest pour la couverture du livre Bernard Noël, *du jour au lendemain*, accompagné d'une citation manuscrite par Bernard Noël.



Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice
et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Michel Séonnet
Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Alain Guillard
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres